

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Scandar

Copti

Scénario : Scandar

Copti

Image : Tim Kuhn

Son : Maximilien Gobiet,
Pierre Tucat

Montage : Scandar Copti

avec

Maner Shehab, Toufic
Danial, Wafa Aoun

SEMAINE DU 15 AU 21 OCTOBRE

deux pianos

Arnaud Desplechin

Mathias Vogler rentre en France après un long exil. La mentore de sa jeunesse, Elena, souhaite qu'il donne une série de concerts au piano à ses côtés à l'Auditorium de Lyon. Mais dès son retour, une rencontre avec un enfant qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, son double, plonge Mathias dans une frénésie qui menace de le faire sombrer, et le mènera à Claude : son amour de jeunesse.

touch – nos étreintes passées

Baltasar Kormákur

Au crépuscule de sa vie, Kristofer, un islandais de 73 ans, se met en tête de retrouver la trace de Miko, son amour de jeunesse. Il s'envole alors pour Londres, à la recherche de ce petit restaurant japonais où ils se sont rencontrés cinquante ans plus tôt. Kristofer l'ignore, mais sa quête, à mesure que les souvenirs refont surface, va le mener jusqu'au bout du monde.

TANDEM

Cinéma, Salle Paul Desmarests



chroniques d'Haïfa – histoires palestiniennes

Scandar Copti

2024, Palestine, 2h04

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

SCANDAR COPTI

Scandar Copti, né en 1975 à Tel Aviv-Jaffa en Israël, est un auteur, réalisateur, acteur et monteur palestinien dont le travail est centré sur les problématiques des populations Arabes en territoire israélien. Il vit en Israël où toute sa famille est exilée depuis 1948.

Après l'obtention d'un diplôme d'ingénieur, il décide d'abandonner sa profession pour réaliser son rêve d'enfance : devenir cinéaste. Il étudie alors les arts dramatiques et la réalisation.

Son premier court-métrage, un faux documentaire de 12 minutes intitulé *The Truth*, produit par le Festival International du Film Étudiant de Tel-Aviv, est salué pour son courage politique. Il est acheté par la chaîne de télévision israélienne Channel 8 avant d'être censuré. En 2009, il passe au long métrage avec *Ajami*, coréalisé avec Yaron Shani, qui est nommé pour la 82e cérémonie des Oscars et reçoit la Mention spéciale de la Caméra d'or au Festival de Cannes.

Scandar Copti est réputé pour son approche unique de la direction d'acteurs avec des comédiens amateurs, une méthode qu'il enseigne à l'université de New York à Abu Dhabi et dans le monde entier.

D'où est venue l'inspiration pour *Chroniques d'Haïfa*, histoires palestiniennes ?

D'une conversation que j'ai entendue lorsque j'étais adolescent. Une mère avait dit à son fils : « Ne laisse jamais une femme te dire ce que tu dois faire », faisant référence à sa compagne. J'ai alors réalisé à quel point les valeurs patriarcales sont profondément ancrées et comment cela amène les femmes elles-mêmes à les défendre. Plus tard, au cours de mes études universitaires, j'ai observé des schémas similaires dans la société israélienne, où de nombreux récits et rituels sont utilisés pour soutenir le patriarcat et la militarisation de la société. Parce que je connaissais ces personnes et que je me souciais d'elles, je ne pouvais pas les considérer comme « mauvaises ». J'ai réalisé qu'elles étaient piégées dans un système qui façonne leur réalité par les interactions sociales, les normes culturelles et la propagande. Dans *Chroniques d'Haïfa*, j'examine ces mécanismes et la façon dont ils façonnent les valeurs morales des uns et des autres. La structure du film amène le public à tirer des conclusions hâtives, qui sont ensuite démenties. Le spectateur se retrouve alors directement confronté à ses préjugés.

Votre casting est entièrement composé d'acteurs non-professionnels. Vos personnages sont tous d'une grande authenticité, on sent que ce sont de vraies personnes, avec un passé. Quel a été votre processus de casting et votre méthode de direction d'acteurs ?

Pour créer ce sentiment d'authenticité, j'ai préféré travailler avec des acteurs non professionnels en utilisant la méthode « Singular Drama » que j'ai mise au point sur *Ajami*, mon précédent long-métrage.

C'est une méthode qui s'appuie sur le « paradoxe de la fiction », c'est-à-dire la capacité humaine à réagir émotionnellement à des personnages et à des événements fictifs. J'ai sélectionné des personnes pour jouer dans le film en fonction de leurs points communs avec la personnalité et la profession des personnages que j'avais écrits. Je voulais qu'un médecin dans le film soit un vrai médecin, une infirmière une vraie infirmière, un enseignant un vrai enseignant, etc. Ces personnes ont travaillé dans le cadre d'ateliers intensifs de « Singular Drama » que j'ai animés pendant un an. Au cours de ces ateliers, les participants ne se focalisent pas sur le texte ou sur la technique, mais s'imprègnent de l'histoire et de la vie privée de leurs personnages. Au fil du temps, ils se sont profondément identifiés, considérant les personnages comme des prolongements de leur propre personnalité. Dans le film, ils réagissent spontanément aux événements qui se déroulent sans jamais avoir lu le scénario. Leurs dialogues et leurs comportements découlaient naturellement de leur identification aux personnages et aux situations vécues. Le film a été tourné chronologiquement, avec deux caméras portées qui suivaient de près les acteurs et capturaient les situations au fur et à mesure qu'elles se produisaient, comme dans un documentaire. Pour éviter toute impression de « plateau de tournage » susceptible de perturber l'authenticité des scènes, nous n'avons pas utilisé de projecteurs, ni même de perches, et nous avons travaillé avec une équipe extrêmement réduite, presque invisible.